

İş Bankası lance un café-librairie... sur un bateau-agence

Elsa Malkoun > P. 9

De Massy à Izmir, le Centre Pompidou dessine de nouveaux horizons culturels

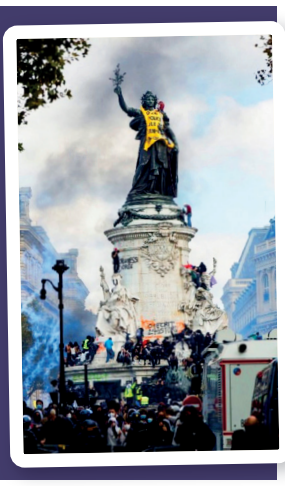
Dr Hüseyin Latif > P. 5



Administration publique

Lorsque dans un pays les étudiants descendent dans la rue pour réclamer une meilleure éducation et que, dans un autre, des personnes perdent la vie à la suite d'intempéries, le problème ne réside pas seulement dans le budget, mais aussi dans la conception même de l'administration publique.

Dr Gözde Kurt Yılmaz > P. 10



Aujourd'hui la Turquie

JOYEUX ANNIVERSAIRE 21 ANS

N° ISSN : 1305-6476

260 F: 9 €

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



Demain encore

Ali Türek > P. 10

100 TL - 9 euros Download on the App Store Google play *www.aujourdhuilaturquie.com* *Le Journal francophone de la Turquie numéro 260, Novembre 2026*



Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire des relations internationales

Trois générations de la famille Erbak racontent le monde en images

Présentée dans le cadre de 212 Photography Istanbul, l'exposition « Uzaklar, Kuşaklar, Bakışlar » (« Horizons, générations, regards ») réunit les archives photographiques de Nuri Erbak, Mehmet Erbak et Ceylin Erbak Aytekin. À travers près d'un siècle d'images, elle retrace l'histoire d'une passion familiale, mais aussi les transformations des paysages, des sociétés et des modes de vie. À l'occasion de cette exposition, Mehmet Erbak nous a raconté l'histoire de plusieurs photographies et les souvenirs qu'elles ont conservés.



Des ruines de Palmyre, en Syrie, aux paysages glacés de Sibérie, des rues animées d'Asie aux grands espaces de l'Antarctique, les photographies présentées témoignent d'un monde en constante évolution. Certaines immortalisent des scènes de la vie quotidienne, d'autres saisissent des paysages ou des instants inattendus. Avec le temps, ces images acquièrent une valeur qui dépasse leur dimension esthétique : elles deviennent les traces d'un monde parfois profondément transformé.

L'histoire commence avec Nuri Erbak, qui s'intéresse à la photographie dès les années 1930. Grand voyageur, il découvre de nombreux pays, notamment l'Égypte, le Venezuela, la Tanzanie, Hawaï, Hong Kong et le Japon.

> P. 9

En mémoire de notre grand-mère



Notre chroniqueuse Meliha Serbes, également membre du comité de rédaction de notre journal, Aujourd'hui la Turquie, *a réalisé, avec ses deux sœurs et ses deux cousins, un projet aussi émouvant qu'exemplaire : la création d'une bibliothèque au sein d'un lycée de Sarıkaya, dans la province de Yozgat, en Turquie. Baptisée du nom de leur grand-mère, Nafiye Öztürk, qui n'avait elle-même jamais eu la possibilité d'aller à l'école, cette bibliothèque est à la fois un hommage familial et un engagement en faveur de l'éducation des jeunes générations. Dans cet article, Meliha Serbes nous raconte la genèse de cette belle initiative, née des souvenirs d'enfance et concrétisée après une année d'efforts et de solidarité.*

L'été dernier, lorsque nous nous sommes retrouvés à Ankara, tous les cinq cousins, nous avons, comme à notre habitude, évoqué avec nostalgie nos souvenirs d'enfance. Et, comme toujours, la conversation nous a ramenés à notre grand-mère.

Nous éprouvons tous parfois de la nostalgie pour le passé. Et pour nous cinq, lorsque nous étions enfants, les vacances d'été semblaient infinies. Nous attendions avec impatience l'arrivée de nos tantes et passions au moins un mois et demi avec nos cousins. Chez notre grand-mère, il n'y avait ni Internet ni ordinateur. Nous inventions toutes sortes de jeux pour occuper nos journées. Nous étions cinq cousins au total : mes deux sœurs et moi, ainsi que mes deux cousins. À nous cinq, bientôt sept, nous savions comment faire passer le temps, même lorsqu'il semblait s'être arrêté.



Durant ces journées où les heures ne semblaient jamais s'écouler, il nous arrivait de pousser notre grand-mère à bout et de nous faire réprimander.

Meliha Serbes > P. 7



Une œuvre, deux signatures : le pouvoir de la provenance

Sırma Parman > P. 12

Retour sur...

Dislocation britannique ? Eren Paykal p. 2

Les Cosaques zaporologues écrivant... Michael Emami p. 6

***Animals* : une réflexion politique qui reste en surface, Simruğ Bahadır p. 12**

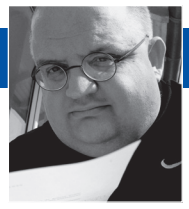
La saison du poisson à Istanbul



Defne Aygün > P. 5

Portrait d'artiste : Eylül Elif Arslan Şen

Elsa Malkoun > P. 8



Dr Olivier Buirette

La visite officielle de Volodymyr Zelensky à Belgrade en août 2026

Du 7 au 8 août 2026, Belgrade a été le théâtre d'une visite officielle qui caractérise bien la politique d'Alexsandar Vucic depuis son arrivée à la présidence de la Serbie en 2017. En effet, après de multiples rencontres bilatérales en marge de sommets régionaux ou internationaux, le président ukrainien, Volodymyr Zelensky, allait accomplir sa première visite officielle en Serbie.

D'aussi loin que l'on remonte dans la période récente, Belgrade n'a eu de cesse d'osciller entre une politique favorable à Moscou tout en maintenant son processus d'intégration dans l'Union européenne, clef de la stabilisation des Balkans de l'Ouest.

Ce voyage officiel serait ainsi un message fort envoyé vers Bruxelles. Car le conflit russo-ukrainien commencé en février 2022 était devenu le symbole d'une nouvelle division Est-Ouest : entre les pays soutenant Moscou dans cette tentative d'invasion d'un État indépendant depuis le 24 août 1991 d'une part, et les défenseurs de l'Ukraine et du principe même du droit international d'autre part.

Les échanges devaient concerner les questions économiques dans le domaine des infrastructures de l'énergie et de la sécurité alimentaire, avec un accord de libre échange à l'horizon de la fin de l'année 2026. Les questions européennes furent évoquées, avec une réaffirmation du soutien de Belgrade à l'intégration de l'Ukraine dans l'UE. Et le président ukrainien a de son côté rappelé que Kyiv maintenait sa non-reconnaissance de l'indépendance du Kosovo, un point important pour Belgrade. On constatera donc que Belgrade reste sur sa position entre l'UE et Moscou, en rappelant que si elle soutient l'intégrité territoriale de l'Ukraine, elle reste hostile aux sanctions européennes envers la Russie.

Il s'agissait donc surtout d'une visite pragmatique de voisinage, eu égard à la taille importante des frontières sud de l'Ukraine jouxtant les Balkans.



Ce que l'on peut retenir ici, c'est la confirmation d'une tendance régionale : à savoir des rapprochements entre divers pays au sein d'intérêts communs régionaux, notamment dans le domaine économique, de la libre circulation et de l'abaissement des tarifs douaniers mutuels. De tels rapprochements s'étaient déjà produits dans le sud de l'ex-Yougoslavie, comme par exemple les accords signés au début des années 2020 entre la Macédoine et les pays qui l'entourent, à la faveur des relations anciennes et fédérales propices à ce genre de rapprochement.

Dans le cas de la politique que développe Belgrade, les récentes obsèques du général Ratko Mladic mort dans la prison internationale de La Haye le 27 août 2026 ont rassemblé un nombre considérable de ses partisans le 7 septembre dernier ; et ce, bien que celui que l'on surnommait « le boucher des Balkans » eût été condamné par la Cour Pénale Internationale pour l'ex-Yougoslavie (TPIY)) à une peine de réclusion criminelle à perpétuité pour crime de guerre, génocide et crime contre l'humanité le 22 novembre 2017…

Autant dire qu'en Serbie, du moins pour une bonne partie de la population, la page n'est pas tournée. Le cas du Kosovo et de sa non-reconnaissance par Belgrade en est un autre exemple – ce qui, rappelons-le, a rapproché Belgrade de Kyiv qui soutient la position serbe.

Tout ceci pour mettre en perspective ce voyage officiel d'août 2026, qui en quelque sorte est représentatif de la politique menée par Alexsandar Vucic. Dans un autre registre, le vaste mouvement de contestation rassemblant une bonne partie de la jeunesse du pays nous amène à rester optimiste pour l'avenir, quant à une époque où Belgrade, à l'instar des autres candidats de l'ex-Yougoslavie, se tournera définitivement vers l'UE et donc vers l'Ouest. Ce qui permettra à cette région meurtrie par les guerres au XX^{e} siècle d'inaugurer une période de stabilité et de développement.

Ceci sera sans doute un des enjeux des élections législatives prévues en octobre 2026. Le 28 septembre 2026, Alexsandar Vucic devait démissionner de la présidence de la République pour mener lui-même la campagne des élections d'octobre : le signe, à n'en pas douter, de l'importance de ces enjeux.



Eren M. Paykal

Dislocation britannique ?

La scène politique internationale est décidément volatile et imprévisible. Un développement que l'on pourrait qualifier de primordial pour l'avenir du Royaume-Uni a eu lieu en septembre dernier à Cardiff, capitale du Pays de Galles.

En effet, les Premiers ministres nationalistes d'Écosse, du Pays de Galles et d'Irlande du Nord viennent de signer, en date du 14 septembre, une déclaration commune sur l'autodétermination.

Ce protocole d'accord a été signé par le Premier ministre écossais et chef du SNP (Parti Nationaliste écossais) John Swinney, le Premier ministre gallois et chef du Plaid Cymru (Parti Gallois) Rhun ap Iorwerth, et la Première ministre d'Irlande du Nord et vice-présidente du Sinn Féin nord-irlandais, Michelle O'Neill. Il faut noter que c'est la première fois que ces trois nations dévolues sont simultanément dirigées par des Premiers ministres nationalistes, à la suite de la victoire du Plaid Cymru lors des élections galloises de mai.

La déclaration souligne que le paysage politique « est en train de changer » et que, pour la première fois, l'Écosse, le Pays de Galles et l'Irlande du Nord ont toutes des Premiers ministres « qui sont, chacun, favorables à l'indépendance vis-à-vis du Royaume-Uni ».

« Nos nations ont le droit à l'autodétermination. Aucun gouvernement de Westminster n'a le droit de faire obstacle à la démocratie ou de porter atteinte au principe selon lequel nos peuples doivent décider de leur propre avenir », indique le texte.

« Nous reconnaissons que nos partis ont des positions constitutionnelles différentes et que chaque nation déterminera son propre avenir, à sa manière et en son temps. Nous appelons le gouvernement britannique à préparer, planifier et faciliter une évolution constitutionnelle dans chacune de ces nations », ajoute la déclaration.

Les dirigeants ont affirmé qu'ils considéraient que « l'avenir de ces nations se situe au sein de l'Union européenne ». Ils ont également exposé leur volonté de rejeter ce qu'ils qualifient de « modèle économique défaillant de Whitehall », tout en partageant des idées sur la croissance économique et le développement de « leurs propres ressources énergétiques ».

Mary Lou McDonald (Sinn Féin), invitée de la République d'Irlande, a qualifié l'accord d' « historique ». La leader nord-irlandaise Michelle O'Neill a appelé les gouvernements britannique et irlandais à fixer, d'ici 2030, une date pour un référendum sur la frontière en Irlande du Nord.

Le bouillonnant leader écossais Swinney a quant à lui affirmé que les positions politiques du Premier ministre du Royaume-Uni Andy Burnham devraient, en toute logique, le conduire à soutenir le droit à l'autodétermination des nations dotées de pouvoirs dévolus. Swinney a qualifié la signature intervenue lundi de « moment charnière dans le parcours constitutionnel du Royaume-Uni » et a exigé la tenue d'un référendum sur l'indépendance de l'Écosse d'ici les cinq prochaines années. Il a souligné qu'il s'agissait de la première fois – depuis que Burnham a semblé ouvrir la porte à un nouveau scrutin écossais en déclarant, la semaine dernière devant la Chambre des communes, que l'Écosse se trouvait « exactement dans la même situation » que l'Irlande du Nord quant aux conditions de déclenchement d›un référendum – qu'un Premier ministre britannique admet qu'une majorité en faveur d'un référendum devrait entraîner sa tenue. Burnham serait toutefois revenu sur ses propos dès le lendemain, affirmant à Swinney qu'un référendum était « hors de question ». Lors d'une conférence de presse, Swinney a déclaré qu'il pensait néanmoins que Burnham serait « le dernier Premier ministre du Royaume-Uni ».



Le Premier ministre du Pays de Galles, Rhun ap Iorwerth, a lui aussi déclaré : « Je cherche à renforcer le Pays de Galles, pas à démanteler le Royaume-Uni. »

Il a quand même ajouté sur Sky News : « Nous entretenons, à travers ces îles, des liens culturels très étroits et importants que nous souhaitons préserver. Il s'agit ici de disposer des outils nécessaires pour bâtir un avenir pour notre peuple, en s'appuyant sur le droit à l'autodétermination. Notre vision et notre perspective sont résolument positives. »

Ap Iorwerth a souligné que chaque nation suit une « trajectoire différente » et que le « calendrier » d'une éventuelle indépendance du Pays de Galles appartient au peuple gallois. Il a toutefois précisé que les évolutions survenant dans une partie du Royaume-Uni auront « inévitablement » une influence sur l'opinion publique dans le reste du pays.

Dans les sondages britanniques, l'indépendance semble majoritaire en Écosse (57 %) et aux environs de 37 % pour le Pays de Galles. La réunification irlandaise, pour sa part, se présente comme une procédure très délicate, compte tenu de la présence protestante dans le Nord. Néanmoins, dans le climat politique explosif actuel où le président Trump aurait affirmé que la réunion de l'Irlande serait « une bonne chose », et qu'avec une mère écossaise, il se méfierait s'il était à la place du roi Charles III….

RENAULT BOREAL

Türkiye'de üretildi

yıla varan* garanti

630 lt bagaj hacmi**
25 adet gelişmiş sürüş destek sistemi***
Google ile entegre openR link,
sesli kontrol ve 100'den fazla uygulama****
full hybrid E-Tech 160 hp versiyonu da mevcuttur

*7 yıl veya 160.000 km'ye varan (hangisi önce dolarsa) garanti koşulları için ayrıntılı bilgi renault.com.tr'de.
versiyona göre değişiklik gösterebilir. ***iconic versiyonunda geçerlidir. ****Google, Google Haritalar, Google Asistan ve diğer markalar Google LLC'nin ticari markalarıdır. **Renault Boreal'in karma co_2 salımı 108-149 g/km, ortalama yakıt tüketimi 4,8-6,6 lt/100 km aralığındadır. temsilî model üzerinde gösterilen ekipman ve aksesuarlar, versiyonlara ve satışa sunuldukları ülkelere göre farklılık gösterebilir. ayrıntılı bilgi yetkili satıcılar ve renault.com.tr'de.

Renault'nun tercihi Castrol

renault.com.tr

Les Compagnons du Devoir : l'essor des vocations artisanales



Alliant apprentissage et voyages, les Compagnons du Devoir sont une organisation dédiée à la transmission des savoir-faire artisanaux. Reconnu pour sa rigueur et ses valeurs humaines, le compagnonnage ouvre la voie à de nombreux métiers tels que maroquinier, ébéniste, maçon ou menuisier. Cette institution, dont les origines remontent au Moyen Âge, continue de séduire chaque année environ 10 000 jeunes âgés de 15 à 25 ans.

De l'apprentissage au fameux « Tour de France »

Accessible dès quinze ans après l'obtention d'un brevet des collèges, le compagnonnage débute par un CAP ou un bac professionnel. Les compagnons suivent des cours théoriques tout en intégrant un système d'alternance professionnelle (six semaines en entreprise, deux semaines de formation), une période qui s'étend généralement sur deux à trois ans. Par la suite, le « Tour de France » constitue un élément essentiel du parcours : les étudiants partent durant deux à cinq ans en voyage à travers la France ou à l'international. Cela leur permet d'élargir leurs compétences en travaillant auprès d'artisans de divers pays et régions, en passant de maisons en maisons, tout en ayant l'opportunité d'échanger avec leurs camarades et de participer à des moments de formation continue.

Les Compagnons du Devoir jouissent d'une réputation d'excellence, ce qui attire chaque année de nombreux étudiants désireux de se former aux métiers artisanaux. Lilou, membre de cette organisation depuis un an dans le domaine de la maroquinerie, affirme : « Les formations sont exigeantes, visant à nous préparer à un travail d'excellence. On nous pousse à comprendre le métier et pas seulement à la réalisation. Les Compagnons du Devoir s'inscrivent dans des traditions basées sur l'évolution de nos techniques artisanales (...). Plus vous entrez tôt, plus vous êtes amené à aller loin dans l'aventure compagnonnique ; en maroquinerie, on nous propose de faire quatre ans de Tour de France, suivis d'un an à l'étranger, puis de deux ans de devoirs envers les Compagnons. C'est une formation qui nécessite beaucoup d'années. »

Majoritairement composée de membres masculins, l'organisation des Compagnons du Devoir s'est ouverte à la mixité en 2004, les femmes étant de plus en plus nombreuses dans ce milieu : « La mixité est assez récente chez les Compagnons, mais selon les disciplines, les femmes peuvent être nombreuses, comme en maroquinerie. »

L'héritage du compagnonnage

Les premières traces du compagnonnage remontent au Moyen Âge. En effet, selon le musée consacré à ce sujet à Tours, certains vitraux du XIII[e] siècle de la cathédrale de Chartres et de Bourges témoignent de l'existence de groupes de jeunes ouvriers, reconnaissables par les rubans portés par les compagnons tailleurs de pierre. Cette organisation, vieille de huit siècles, continue de transmettre des valeurs qui perdurent. L'objectif de la formation n'est pas uniquement professionnel ; il vise également à promouvoir la vie et le travail en communauté. Ainsi, les règles des Compagnons du Devoir sont affichées dans les espaces communs : « Favoriser la qualité des rapports humains et s'efforcer, en toutes circonstances, de rechercher d'abord l'harmonie entre les Hommes », pour n'en citer qu'une. Cette cohésion est nécessaire compte tenu de la rigueur de la formation, comme le souligne Lilou : « Il existe une grande solidarité entre les membres et beaucoup de partage. Les Compagnons forment une famille accueillante. Entre l'alternance et les cours, nous avons peu de vacances ; il est donc important que nous soyons solidaires les uns envers les autres. »

Un parcours vers l'emploi

Les Compagnons du Devoir proposent une formation professionnalisante unique, alliant savoir-faire artisanal et mobilité. Dès la première année d'alternance, les apprentis bénéficient d'une rémunération minimale de 50 % du SMIC, ce qui est supérieur aux 27 % légalement requis. Pendant leur Tour de France, les frais de logement sont pris en charge à hauteur de 41 % du SMIC, facilitant ainsi leur installation dans différentes régions et leur permettant de collaborer avec plus de 28 000 entreprises partenaires. Cette approche favorise une insertion professionnelle réussie, avec un taux d'emploi de 95 % à l'issue de la formation, permettant aux jeunes de s'indépendantiser rapidement grâce à de nombreuses opportunités professionnelles.

Reconnaissables pour leur savoir-faire d'excellence, les Compagnons du Devoir peuvent également intervenir dans des projets de grande envergure dans le domaine de la restauration du patrimoine : comme la restauration de la cathédrale Notre-Dame, où les compétences artisanales sont essentielles à la préservation des éléments historiques et architecturaux du bâtiment. Ainsi, l'expertise des Compagnons dans les métiers du patrimoine permet non seulement de sauvegarder notre histoire collective, mais aussi de garantir la pérennité de ces métiers manuels.

Une formation qui attire de plus en plus, en témoigne la multiplication par deux des effectifs depuis 2018.

*** Charlotte Gautier**

Islande : le nei takk* ou le choix d'une Europe à distance



Le 29 août, 52,8 % des votants islandais ont rejeté la reprise des négociations avec l'UE proposée par référendum. Le gel des négociations d'adhésion, effectif en 2013, avait abouti à un retrait de candidature en 2015. Avec 82,6 % de participation, le vote confirme le choix d'un pays prospère de rester en dehors de l'UE. Une île sur laquelle l'Europe est pourtant déjà partout.

Si la question posée aux électeurs ne portait pas directement sur une entrée dans l'Union, le résultat n'en marque pas moins un nouveau coup d'arrêt au rapprochement avec Bruxelles, repoussant une nouvelle fois la perspective européenne. Par 52,8 % des voix, le *non* s'est imposé contre 47,2 % pour le *oui*.

Pour la Première ministre sociale-démocrate Kristrún Frostadóttir, favorable à la reprise des pourparlers, le verdict des urnes doit désormais être respecté. Elle y voit une « victoire pour la démocratie ».

Derrière ce scrutin se dessine une Islande divisée. Reykjavik s'est majoritairement prononcée pour la reprise des négociations, tandis que les circonscriptions rurales ont davantage penché pour le *non*. Le clivage générationnel est également marqué, les jeunes se sont montrés plus favorable à un rapprochement.



Une souveraineté non négociable

Ne s'agissant pas d'une campagne structurée autour d'un slogan de rupture avec Bruxelles à l'image du Brexit britannique, elle s'est davantage concentrée sur les avantages et les risques d'un rapprochement supplémentaire.

L'argument central du *non* repose sur la souveraineté, avec la pêche en première ligne. Pilier économique et marqueur de l'identité nationale, le secteur constitue une véritable ligne rouge. Une adhésion à l'Union aurait impliqué l'application de la politique commune de la pêche, et donc une diminution du contrôle direct de Reykjavik sur ses ressources. Selon l'AFP, 90 % des entreprises du secteur s'opposaient ainsi à la reprise des négociations.

Bruxelles avait pourtant tenté de rassurer. La commissaire européenne à l'Élargissement, Marta Kos, reconnaissait les spécificités islandaises en matière de pêche et d'agriculture et évoquait la possibilité de trouver des « solutions créatives ». Pour les opposants, abandonner une partie de ce contrôle relevait d'un risque bien réel, alors que les bénéfices d'une adhésion restaient hypothétiques.

S'ajoutent les considérations économiques. L'Islande affiche l'un des PIB par habitant les plus élevés au monde, mais doit composer avec un coût de la vie élevé, une monnaie volatile et des taux d'intérêt importants. L'euro pourrait offrir davantage de stabilité, mais cette perspective n'a pas suffi à faire basculer le scrutin.

L'autonomie, nouvel horizon des pays prospères

L'Islande n'est pas un cas isolé. Depuis plusieurs années, l'élargissement concerne principalement des États aux revenus plus faibles ou intermédiaires. Le dernier pays riche à avoir rejoint l'Union reste l'Autriche, en 1995. Avec la Norvège, l'Islande fait partie des rares pays européens prospères susceptibles de franchir le pas.

Le résultat pourrait nourrir les discours eurosceptiques, suggérant une Europe moins attractive pour les États prospères, qui auraient davantage à gagner à préserver leur autonomie qu'à rejoindre le projet européen. Mais peut-on pour autant y voir le signe d'un désintérêt croissant des pays riches pour l'Union ? Le cas islandais invite à la prudence, car malgré son refus d'aller plus loin dans l'intégration, le pays reste profondément lié à l'Europe.

Un *non* sans véritable rupture

L'Islande bénéficie déjà d'une large intégration au marché européen grâce à son appartenance à l'Espace économique européen, qui donne accès au marché unique. Membre de l'espace Schengen et avec 66,5 % de ses exportations destinées au marché européen, le pays est déjà bien amarré à l'UE, son premier partenaire commercial.

C'est peut-être là que réside toute l'ambiguïté du *nei takk*. Le vote exprime moins un rejet de l'Europe qu'un attachement à un équilibre existant, celui de conserver une relation étroite avec les Vingt-Sept sans franchir le seuil de l'intégration politique.

Pour Bruxelles, le revers reste symbolique. Dans un contexte marqué par la guerre en Ukraine, les tensions autour du Groenland et alors que neuf États sont actuellement candidats à l'adhésion, l'entrée d'un pays riche aurait constitué une vitrine pour la politique d'élargissement et renforcé la présence européenne dans l'Arctique.

*« non merci »

*** Violette Cortal**



Dr Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

De Massy à Izmir, le Centre Pompidou dessine de nouveaux horizons culturels

Le samedi 17 octobre 2026, le Centre Pompidou Francilien – fabrique de l'art a été inauguré à Massy, dans l'Essonne, en présence de nombreuses personnalités politiques et culturelles. Cette ouverture marque une nouvelle étape dans le rayonnement du Centre Pompidou, également engagé dans un partenariat de cinq ans avec Arkas Sanat, en Turquie. Les journalistes d'Aujourd'hui la Turquie *figuraient parmi les invités de cette inauguration.*

Massy s'affirme comme une nouvelle destination culturelle en Île-de-France. Le Centre Pompidou Francilien – fabrique de l'art a ouvert ses portes au public à l'occasion de « Prélude ! », trois week-ends de découverte consacrés à l'art, à l'architecture et à la création contemporaine, avant son ouverture définitive prévue au printemps 2027.

Implanté au sud de Paris, cet établissement de 30 000 mètres carrés réunira conservation du patrimoine, recherche, restauration et exposition. Il accueillera notamment les réserves des quelque 150 000 œuvres du Musée national d'art moderne, l'une des plus importantes collections d'art moderne et contemporain au monde.

Une inauguration réunissant les acteurs politiques et culturels

La cérémonie inaugurale s'est déroulée en présence de Laurent Le Bon, président du Centre Pompidou, de Valérie Pécresse, présidente de la Région Île-de-France, de François Durovray, président du Conseil départemental de l'Essonne, et de Nicolas Samsoen, maire de Massy, aux côtés de plusieurs représentants de l'État et des collectivités territoriales.

Cette mobilisation témoigne de l'importance accordée à ce nouveau pôle culturel, destiné à renforcer l'attractivité de l'Essonne et à faciliter l'accès à l'art en dehors de Paris.

Conçu par l'architecte Philippe Chiambaretta et son agence PCA-STREAM, le bâtiment s'intègre dans un environnement paysager privilégié, près du lac de la Blanchette. Ses coursives en bois et ses espaces ouverts favorisent le dialogue entre architecture contemporaine et nature.





Le premier week-end, consacré à l'architecture, proposait visites guidées, ateliers et performances artistiques.

Le Centre Pompidou et Arkas Sanat : un partenariat de cinq ans

Cette inauguration intervient dans un contexte particulièrement significatif pour les relations culturelles franco-turques. Le Centre Pompidou et Arkas Sanat ont conclu un accord de partenariat couvrant la période 2026-2031. Cette collaboration prévoit cinq saisons thématiques et dix expositions, à raison de deux par an, au Lucien Arkas Sanat Merkezi, à Izmir.

L'objectif est de permettre au public turc de découvrir régulièrement des œuvres majeures des collections du Centre Pompidou, tout en favorisant les échanges entre les professionnels des deux institutions.

Les premières manifestations de cette coopération avaient été présentées en avril 2026, lors de l'ouverture du centre d'art d'Izmir, avec deux œuvres de Sonia et Robert Delaunay réunies sous le titre *L'invention de la couleur moderne*.

Le partenariat a pris toute son ampleur le 26 septembre avec l'inauguration de « Lumina *: L'A*rt de la couleur et de la lumière », première grande exposition de cette collaboration.

« Lumina », symbole du dialogue franco-turc

Présentée jusqu'au 14 février 2027, « Lumina » réunit 83 œuvres issues des collections du Centre Pompidou. Conçue par Anna Hiddleston, avec Noémie Fillon comme commissaire associée, l'exposition explore l'évolution de la couleur et de la lumière dans l'art moderne et contemporain.

De Georges Braque à Vassily Kandinsky, de Joan Mitchell à Gerhard Richter, en passant par Bridget Riley et Victor Vasarely, le parcours montre comment les artistes ont progressivement libéré la couleur de sa fonction traditionnelle de représentation.

Lors de la conférence de presse du 25 septembre à Izmir, Laurent Le Bon avait résumé l'esprit de cette rencontre artistique : « Izmir est lumière, Izmir est couleur ».

Lucien Arkas, président du conseil d'administration d'Arkas Holding, avait également souligné la portée nationale du projet : « L'art ne peut être la propriété d'une ville : l'art appartient à tous. Cette exposition n'est donc pas celle d'Izmir, mais celle de toute la Turquie. »

Nadia Fanton, consule générale de France à Istanbul, avait pour sa part salué une nouvelle étape dans la coopération culturelle et l'amitié franco-turque.

***Aujourd'hui la Turquie*, invité à l'inauguration**

C'est dans le prolongement de cette dynamique culturelle que les journalistes d'*Aujourd'hui la Turquie* ont été invités à assister, le 17 octobre, à l'inauguration du Centre Pompidou Francilien à Massy. Pour notre publication, engagée depuis plus de vingt ans dans le rapprochement culturel entre la France et la Turquie, cette invitation revêt une signification particulière.

Après avoir suivi à Izmir le lancement de « Lumina », notre journal a ainsi découvert une autre dimension des ambitions du Centre Pompidou : à Izmir, l'institution partage ses collections à travers une coopération internationale durable ; à Massy, elle développe un établissement consacré à leur conservation, à leur étude et à leur transmission.

Ces deux initiatives illustrent une même volonté de rendre l'art plus accessible et de multiplier les rencontres entre les œuvres et les publics.

Un musée tourné vers l'avenir

L'ouverture du Centre Pompidou Francilien intervient alors que le bâtiment historique parisien, inauguré en 1977, est engagé dans un vaste programme de rénovation.



À Massy, la fabrique de l'art accueillera des espaces de conservation, de recherche et d'exposition, permettant au public de découvrir les coulisses du musée et les métiers qui contribuent à préserver ses collections.

Son ouverture définitive, prévue au printemps 2027, sera notamment marquée par l'exposition « 150 000 ! La fabrique du musée ».

De Massy à Izmir, ces projets témoignent de deux dimensions complémentaires du rayonnement du Centre Pompidou : son ancrage territorial et son ouverture internationale.

Pour *Aujourd'hui la Turquie*, présent à ces deux rendez-vous artistiques, ce dialogue prend une résonance particulière. De la lumière méditerranéenne d'Izmir aux nouveaux espaces de Massy, le Centre Pompidou poursuit une même ambition : faire de l'art un langage universel, accessible et partagé.

La saison du poisson à Istanbul

Quand on évoque la gastronomie à Istanbul, la liste de saveurs alléchantes s'allonge sans cesse...
Et le poisson occupe une place de choix sur la table des Stambouliotes.



Les dîners de poissons, en harmonie parfaite avec les rives du Bosphore, font partie intégrante du quotidien des habitants depuis des siècles. À ces tables où se mêlent larmes, rires et mélancolie, la bonite et les anchois figurent parmi les poissons de saison les plus populaires. On trouve aussi du rouget et du mulet rayé sur les étals des poissonniers en ce moment, tandis que la saison du turbot et du tassergal débutera dans les prochaines semaines. Tout au long de la saison, le pomatome et le chinchard seront aussi des incontournables de nos tables.

L'un des mets les plus emblématiques de cette culture culinaire est le sandwich au poisson. Simple de prime abord, ce plat est en réalité l'un des moyens les plus simples de savourer le quotidien de la ville. Déguste un sandwich au poisson en contemplant le Bosphore, bercé par une musique douce, en compagnie de visages familiers et d'inconnus, offre une expérience gustative qu'on ne retrouve dans aucun des restaurants les plus chics d'Istanbul. C'est ce qui fait la singularité d'Istanbul : parfois, un repas partagé est bien plus qu'un simple repas. Car dans cette ville, certains plats n'ont pas de recette ; ils contiennent un peu de mer, un peu de foule, et beaucoup d'Istanbul.

C'est précisément pour cela que la saison de la pêche n'est pas qu'une simple date qui commence sur le calendrier... C'est un moment de rencontres, de retrouvailles amoureuses, de repas de famille et de pain frais.

Durant cette période, ce qui compte, ce n'est pas le prix du poisson, mais l'instant où on le déguste. La personne à côté de vous, le lieu où vous mangez, l'atmosphère peuvent sublimer le goût du poisson. En savourant un sandwich au poisson debout près de l'embarcadère, vous ne connaissez rien des personnes assises sur les tabourets à côté de vous ni des passants, mais le temps d'un instant, vous contemplez le même paysage, vous partagez les mêmes émotions, le même vent, et vous vous sentez appartenir à la même ville. C'est peut-être là l'essence même de la convivialité à Istanbul : partager des moments sans être assis à la même table.

*** Defne Aygün**



Michael Emami

Les Cosaques zaporogues écrivant une lettre au sultan de Turquie, par Ilya Repine

Ilya Repine, né 1844 en Ukraine, était un peintre réaliste russe au talent immense. Timide de nature mais déterminé à devenir un grand peintre, il devint dès l'âge de 19 ans un artiste accompli. Après avoir exploré une multitude de styles et de méthodes, il choisit le réalisme.



Repine, d'ascendance cosaque, éprouvait beaucoup de respect et d'admiration pour ce peuple. Et son tableau, *Les Cosaques zaporogues écrivant une lettre au sultan de Turquie*, devint l'un des chefs-d'œuvre les plus célèbres de la peinture réaliste russe.

Achevée en 1891 après plus d'une décennie de travail, la peinture dépeint un épisode historique : le moment où les Cosaques zaporogues composent leur célèbre lettre moqueuse et insultante en réponse à la demande du sultan ottoman Mehmed IV de se soumettre à son autorité.

Un groupe de Cosaques est attablé autour du scribe qui rédige la lettre. Les hommes rient bruyamment, plaisantent entre eux et lancent les insultes à adresser au sultan. Leurs expressions vont de l'amusement au triomphe, révélant leur esprit collectif et leur détermination. L'authenticité pure de la toile est saisissante.

Par sa représentation vivante de rires, de défiance et de camaraderie, Repine crée ici un symbole puissant de liberté et de résistance. La scène déborde d'énergie et de vie, et l'artiste capture le moment avec une force picturale puissante et réaliste.

Repine se concentre sur les émotions humaines qui jaillissent de la toile, et non sur la réflexion générique, rendant ce moment mémorable grâce à sa représentation magistrale du monde qui l'entoure. La peinture capture un rare mélange d'humour et de patriotisme, avec un regroupement efficace, une disposition complexe et une puissance coloristique éloquente qui souligne le refus des Cosaques de se laisser intimider par un souverain et un ennemi puissants.

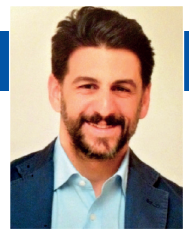
Pour Repine, l'art devait servir la société. Il s'intéressait profondément à l'histoire, et pensait que l'art devait représenter de manière réaliste les gens et leurs expériences à travers une composition historique puissante, à l'instar de Gustave Courbet, qui représentait les défavorisés avec dignité.

Repine mena des recherches approfondies pour préparer son travail, étudiant des documents historiques, des costumes, des armes et des traditions cosaques. Il voyagea à travers des régions associées à la culture cosaque et réalisa de nombreux croquis des populations locales. Cette préparation minutieuse lui permit de créer une peinture riche en détails authentiques. Chaque personnage paraît unique : chaque rire est différent, les traits du visage, les mimiques, les gestes et les personnalités sont distinctes, ajoutant au réalisme de la composition dans l'expression d'une joie défiante.

L'un des aspects les plus frappants du tableau est sa composition. Les figures sont disposées de manière dense mais harmonieuse, attirant le regard du spectateur vers le centre de l'action : l'écriture de la lettre, au cœur d'un carnaval d'expressions humaines. Les couleurs chaudes, l'éclairage dramatique et les poses dynamiques créent un sentiment de mouvement et d'excitation. Malgré le grand nombre de personnages, le tableau reste équilibré et cohérent. La maîtrise technique de Repine lui permet de transmettre à la fois l'individualité de chaque personne et l'unité du groupe.

La peinture porte aussi une signification symbolique plus profonde. Les Cosaques représentent les idéaux d'indépendance, de courage et de résistance à l'oppression. Leur rire n'est pas seulement de l'amusement : c'est un acte de défi. En se moquant du sultan, ils montrent que les menaces ou la force ne peuvent conquérir la véritable liberté. Ce thème a fortement résonné auprès du public à l'époque de Repine et séduit encore aujourd'hui.

Les Cosaques zaporogues écrivant une lettre au sultan de Turquie est donc bien plus qu'une peinture historique. Elle célèbre la liberté humaine, l'esprit collectif et le pouvoir de l'humour face à l'autorité. Grâce à des recherches méticuleuses, un réalisme remarquable, une expression humaine extraordinaire et une intensité émotionnelle, Ilya Repine a créé une œuvre qui reste l'une des plus grandes réalisations de l'art du XIX[e] siècle. La peinture continue d'inspirer l'admiration pour son éclat artistique et son message durable de courage et d'indépendance.



Derya Adıgüzel

Toile et vie



Il y a environ deux siècles, la photographie n'existait pas. Ceux qui souhaitaient immortaliser leur passage ou conserver leur portrait faisaient appel à des peintres, et le « talent » de l'artiste se mesurait à la ressemblance de sa reproduction avec l'original. Nombre de ces tableaux, dépourvus de créativité, d'interprétation et d'originalité, ornaient les murs sans grande valeur artistique…

Peu nombreux sont les portraitistes de cette époque qui nous sont parvenus. Après avoir acquis la célébrité grâce à leurs œuvres, ces peintres trouvaient un emploi chez les riches ou dans les palais, gagnaient bien leur vie, puis la plupart d'entre eux tombaient dans l'oubli.

Mais certaines œuvres ont traversé les siècles, Parmi elles, la Joconde de Michel-Ange, un chef-d'œuvre de créativité, d'originalité et d'interprétation. Un côté du visage de la Joconde exprime la tristesse, l'autre la joie. Tandis que des dizaines de milliers de peintres sont tombés dans l'oubli, Michel-Ange, lui, demeure un artiste authentique, dont le génie et la créativité sont sans égal.

Né à l'époque où l'on inventait les premiers appareils photo et les pellicules photographiques, Van Gogh a insufflé son immense talent pour la peinture et sa passion pour la couleur dans une créativité qui dépassait les limites de la photographie. Il a déversé son enthousiasme, sa joie, sa tristesse, sa douleur et toutes ses émotions sur ses toiles. Il peignait des forêts, des arbres et des lacs, mais ses tableaux ne ressemblaient ni à ces arbres, ni à ces fleurs, ni à ces lacs. D'autres peintres gagnaient leur vie en vendant des toiles ressemblant à leurs modèles, mais Van Gogh ne parvenait pas à vendre un seul tableau. Son frère aîné lui donnait une petite allocation hebdomadaire pour vivre. Comme il consacrait une partie de cet argent à l'achat de toiles et de peinture, il jeûnait quatre jours par semaine et ne mangeait que trois. La faim n'altérait en rien son enthousiasme, sa passion pour la couleur ni sa créativité. Il n'a jamais compromis sa créativité et son originalité pour manger davantage. Les peintres bien nourris et imitateurs tombaient dans l'oubli sans avoir rien apporté au monde ni à l'art. Van Gogh, en revanche, demeure un artiste qui a bouleversé la conception artistique de son époque, posé les fondements de la peinture moderne et contribué de manière significative à l'élévation de la peinture au rang d'art.

Nous naissons tous purs. Ni haine, ni jalousie, ni ambition ne coulent dans nos veines. Chaque parcelle de notre être est aussi immaculée qu'une toile vierge. Nos parents sont les premiers à tenir le pinceau. Viennent ensuite nos grands-mères, nos grands-pères, nos proches, nos amis, nos professeurs, puis nos conjoints. Notre toile commence alors à se peindre. En dehors de notre entourage immédiat, personne ne souhaite nous confier son propre pinceau. Chacun veut être peintre et peindre sa vie. On ne souhaite pas que nous soyons créatifs, originaux ou uniques.

La fin du XIX[e] et le début du XX[e] siècle furent une période de confusion pour l'humanité. La découverte de la vapeur, la possibilité de partager les nouveaux territoires conquis et de commercialiser les produits de l'industrie naissante, de gagner et de posséder davantage, avaient conduit l'humanité entière à des situations différentes. Les Première et Seconde Guerres mondiales ont laissé une tache indélébile sur notre histoire. Désormais, nous vivons à l'ère de la communication. La technologie a pris le contrôle de nos vies…

Malheureusement, notre individualité, notre originalité et notre créativité s'émoussent. Si nous ne sommes plus les maîtres de notre propre existence, nous deviendrons une œuvre chaotique, ordinaire et sans valeur, créée par les coups de pinceau dictés par la technologie.

Aujourd'hui la Turquie

Edité et Distribué en France par Les Editions CVMag sarl, 1-3 rue d'Enghien 75010 Paris - France, Tél : 06 80 32 45 17 • **Directeur de la publication :** Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • **Commission paritaire :** 0526 I 89645 • www.aujourdhuilaturquie.com • alaturquie@gmail.com • **Editeur en Europe :** Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • **Genel Yayın Yönetmeni:** Hossein Latif Dizadji • **Sorumlu Yazışleri Müdürü :** Ahmet Altunbaş • **Comité de rédaction / Yayın Kurulu :** Hüseyin Latif (Directeur), Mireille Sadège, Ali Türek, Aramis Kalay, Daniel Latif, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Hugues Richard, Sırma Parman, Meliha Serbes •**Secrétaire de rédaction :** Annie Lahure • **Comité de soutien :** Nolwenn Allano, Kenan Avcı, Nami Başer, Burcu Bayındır Dramalı, Kemal Belgin, Haydar Çakmak, Berk Mansur Delipınar, Bilge Demirkazan, Mehmet Erbak, Sinem Çakmak, Nedim Gürsel, Sühendan İlal, İnci Kara, Sati Karagöz, Zeynep Kürşat Alumur, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Selçuk Önder, Doğan Sumar, Hacer Tan, Kasım Zoto • **Publicité et la communication:** Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • **Distribution : Par abonnement** • Tous droits réservés. *Aujourd'hui la Turquie* est une marque déposée • **ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE):** Kemal Belgin, Celal Bıyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Download on the App Store
ANDROID APP ON Google play

Bulletin d'abonnement
12 numéros 85 €
altinfos@gmail.com

En mémoire de notre grand-mère



Meliha Serbes

(Suite de la page 1)

Débordants d'énergie, nous ne tenions ni dans la maison ni dans le jardin ! Pendant ce temps, ma mère et ma tante passaient leurs journées à préparer les repas et à faire le ménage.

Cette tradition des vacances d'été a perduré pendant de nombreuses années, jusqu'à ce que nous grandissions. Et les vacances d'hiver étaient également l'occasion de nous réjouir de nos retrouvailles.



Dans tous nos souvenirs d'enfance, notre grand-mère occupait une place centrale. Elle nous observait, nous couvait du regard, se fâchait lorsque notre agitation mettait sa patience à l'épreuve. Mais sa colère n'était que verbale. Avec son éternel sourire, elle nous faisait la morale, toujours sur le ton de la plaisanterie. Son cœur tendre ne résistait jamais bien longtemps : elle finissait par regretter de nous avoir grondés.

Nous avons perdu cette femme pleine d'amour il y a cinq ans. Notre peine est toujours aussi vive. Nous n'avons pas réussi à nous remettre de son absence et elle nous manque profondément.

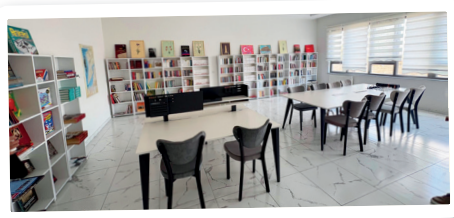
L'année dernière, lorsque nous nous sommes retrouvés tous les cinq, nous avons voulu faire quelque chose en mémoire de notre grand-mère, à l'occasion de l'anniversaire de son décès. Chaque fois que nous nous réunissons, nous regardons de vieilles photographies et évoquons des souvenirs, parfois drôles, parfois émouvants.

Notre grand-mère tenait absolument à ce que nous fassions des études. Pourtant, elle-même n'était jamais allée à l'école et ne savait ni lire ni écrire. C'était une femme anatolienne qui n'avait pas eu la possibilité d'accéder à l'éducation.

Nous avons alors eu l'idée de créer une bibliothèque portant son nom. Nous envisagions soit d'en aménager une dans un établissement scolaire, soit d'en ouvrir une indépendante. Comme nous ne connaissions pas les démarches administratives à entreprendre, nous avons commencé par réunir des livres avant de nous renseigner sur les procédures à suivre.

Nous avons appris qu'un nouveau lycée allait ouvrir dans le district où notre grand-mère était née et avait grandi. Le lieu de notre projet commençait donc à se dessiner.

Nous nous sommes ensuite réparti les tâches. L'un d'entre nous s'est chargé des démarches administratives, autorisations et procédures. Nous avons établi un fichier Excel afin de répertorier les livres destinés à la bibliothèque, qu'ils soient achetés ou offerts. Notre objectif était de réunir un fonds aussi diversifié que possible, adapté au programme scolaire du lycée.



Nous avons ainsi avancé pas à pas, en organisant régulièrement des réunions en soirée. Au fil du temps, nous avons acheté ou obtenu grâce à des donateurs le mobilier et les équipements nécessaires : étagères, tables, chaises, cartes, rideaux…

Ce projet a nécessité une année entière. Pendant toute cette période, nous avons organisé nos réunions avec le plus grand soin, en gardant secrète la création de cette bibliothèque qui porterait le nom de notre chère grand-mère. Nous n'avons annoncé la nouvelle à nos mères qu'un mois avant l'aboutissement du projet. J'imagine que cette réalisation a également été pour elles une immense fierté.

Après avoir fixé la date d'inauguration avec le sous-préfet du district, nous avons pris la route afin d'effectuer les dernières préparations.

C'est ainsi que nous avons inauguré la **Bibliothèque Nafiye Öztürk***, en présence du directeur de l'Éducation nationale du district, de représentants de la municipalité, du directeur et des enseignants de l'établissement, des élèves et de nos invités.

Je me souviens encore de ce jour où nous nous étions dit qu'il serait merveilleux et profondément symbolique de réaliser un tel projet. Aujourd'hui, quand j'y repense, cette aventure me paraît presque irréelle. Ce qui avait commencé comme un rêve est devenu un projet solide, qui nous a demandé beaucoup d'efforts et de persévérance.

Une bibliothèque de lycée peut sembler modeste aux yeux de certains. Et pourtant… Rien que de voir des élèves qui souhaitaient prendre des photos avec nous ou faire notre connaissance suffisait à donner tout son sens à notre démarche.

Dans une petite ville de district, les jeunes ont besoin de modèles concrets, de personnes qu'ils peuvent rencontrer et dont le parcours peut les inspirer. À l'heure où les réseaux sociaux, comme TikTok et Instagram, donnent parfois l'impression qu'il est possible de gagner facilement de l'argent, tandis que la valeur de l'éducation tend à être minimisée, il est essentiel de rappeler aux jeunes l'importance d'acquérir un métier et de poursuivre des études supérieures de qualité.

La génération Z n'est pas toujours considérée comme particulièrement prometteuse par certains. Pourtant, les systèmes évoluent et le monde change. Pour contribuer positivement à l'avenir de notre pays, nous devons avant tout comprendre la jeunesse et lui apporter notre soutien.



Mais qui sommes-nous, ces cinq cousins ?

Par ordre d'âge : Ayça Çiftçi, banquière ; Emre Murat, avocat ; Meliha Serbes, pharmacienne ; İlayda Serbes, ingénieure ; et Necib Murat, étudiant en master.

Le jour de l'inauguration, j'ai eu le sentiment que notre grand-mère était présente à nos côtés. Je sais qu'elle aurait été fière de nous. Si elle avait pu nous voir, tous les cinq, poursuivre nos études et exercer nos professions respectives, je suis certaine qu'elle nous aurait adressé un immense bravo, à sa manière.

Nous tenons également à remercier tous les donateurs de la bibliothèque Nafiye Öztürk, trop nombreux pour que nous puissions citer chacun d'entre eux individuellement.

Je souhaite adresser des remerciements tout particuliers à Mireille Sadege et à Hüseyin Latif, qui nous ont apporté leur soutien en faisant don de livres.

Je tiens également à exprimer ma profonde gratitude à une femme remarquable qui nous a soutenus lors de l'inauguration : Leyla Celalyan. Enfin, nous remercions la famille Hacı Bekir pour les loukoums distribués à cette occasion.

Pour terminer, si vous souhaitez, vous aussi, faire don de livres neufs, vous pouvez les envoyer directement à l'établissement scolaire, à l'adresse de la bibliothèque*.

**** Türkan Altun ve Av. Mehmet Altun Proje Anadolu Lisesi, Nafiye Öztürk Kütüphanesi, Bahçelievler Mah. Şehitler Bulvarı, No: 133 Sarıkaya, Yozgat***

Un pique-nique convivial pour les 50 ans de l'Alliance Française de Bursa



Ce dimanche 4 octobre 2026, le traditionnel pique-nique de l'Association culturelle Turquie-France Alliance Française de Bursa a réuni les francophones et les amis de la France sur les pentes de l'Uludağ. Cette édition revêtait une dimension particulière à l'occasion du 50e anniversaire de l'Alliance Française de Bursa.

La rencontre s'est déroulée en présence de Mme Nadia Fanton, consule générale de France à Istanbul, de M. Nuri Cem Erbak, consul honoraire de France à Bursa, de M. Mehmet Hakkı Erbak, président d'honneur d'Uludağ İçecek, et de M. Halil Akgül, président de l'Alliance Française de Bursa.

Dans une atmosphère chaleureuse et conviviale, ce rendez-vous a célébré un demi-siècle d'engagement en faveur de la francophonie et des liens culturels et amicaux entre la France et la Turquie. L'équipe *d'Aujourd'hui la Turquie* était également conviée à cette journée de partage.





Portrait d'artiste : Eylül Elif Arslan Şen

Formée à l'opéra au Conservatoire d'État de l'Université d'Istanbul, Eylül Elif Arslan Şen explore plusieurs univers musicaux. Avec l'ensemble Seyir, elle mêle tango, jazz et musique turque ; en duo avec son amie pianiste sous le nom Eylül 2, elle interprète des mélodies françaises. Rencontre avec une artiste soucieuse de proposer une interprétation personnelle des œuvres.



Comment est née ta vocation ?
Bercée par des chansons folkloriques turques, j'ai appris le bağlama dès mon enfance, puis le piano et la guitare classique. J'ai aussi chanté dans les chœurs de jeunes de la TRT.
Je n'ai jamais hésité à devenir chanteuse, malgré les réserves de ma famille face aux difficultés du métier. Je suis donc entrée au Conservatoire, où j'ai obtenu en 2021 ma licence d'opéra. La chorale apprend à développer une voix claire ; le conservatoire, la puissance et la richesse nécessaires pour devenir soliste.
Tu es à la fois chercheuse et interprète…
Effectivement. Je suis assistante de recherche au Conservatoire. Mon mémoire de master portait sur la musique vocale française de fin XIXe - début XXe siècle. et ses influences orientalistes. J'ai notamment étudié *Shéhérazade* de Ravel et le rapport entre les mots, la musique et le contexte social. Ma thèse aborde le chant dans une perspective multidisciplinaire et multigenre, les techniques permettant d'articuler chant classique et chant populaire, encore peu étudiées.
Tout cela est pour moi complémentaire car pour bien interpréter une chanson, il me faut en connaître son compositeur, son texte et son contexte. C'est une démarche exigeante.
Pourquoi aborder des genres différents après une formation d'opéra ?
Ma professeure Şebnem Ünal m'a formée à l'opéra dans une approche classique, en m'encourageant à explorer d'autres genres. L'opéra a ses difficultés spécifiques (langues étrangères, théâtralité, pas de micro). Mais le chant populaire peut aussi être très complexe. J'aime chanter doucement, laisser ainsi la musique exprimer l'âme. Et une fausse note ou des larmes peuvent aussi transmettre l'émotion !
Pourquoi aimes-tu particulièrement la chanson française ?
Je l'ai découverte à mon adolescence, sur internet. La langue française est très expressive et musicale, et j'ai commencé à l'apprendre. Je pense que ma voix s'accorde bien avec ce répertoire. Mon chanteur préféré ? Yves Montand.
Quel est ton quotidien de chanteuse ?
Je donne environ un concert par mois avec deux ensembles. *Eylül 2,* créé en 2022 avec mon amie pianiste du même prénom, interprète un répertoire allant classique et mélodies françaises aux chansons turques et au jazz. *Seyir*, ensemble de musique de chambre créé en 2024, explore les passerelles entre jazz, musique turque et tango. Nous aimerions enregistrer un album consacré au tango.
Le plus important et le plus difficile dans le métier de chanteuse ?
Le plus important pour moi est d'exprimer les émotions, vivre les mots, comprendre leur contexte et les interpréter personnellement. Cela crée un lien avec le public.
Le plus difficile ? Sans manager, il faut tout organiser : salle, communication, billetterie… Le jour du concert, nous sommes souvent déjà épuisés par les préparatifs.
Beaucoup de spectacles sont aussi gratuits. Si j'ai la chance d'être assistante de recherche au Conservatoire, nombre de jeunes musiciens peinent à trouver un emploi stable et devraient être davantage soutenus.
Aimerais-tu écrire tes propres chansons ?
Mon mari m'a écrit de nombreux poèmes que j'ai mis en musique. Peut-être les éditerons-nous un jour !
Le regard de ses professeurs…
Şebnem Ünal évoque la Française Ren Gelenbevi qui la forma. « Eylül appartient à la quatrième génération. Je suis très fière d'elle », déclare-t-elle, ajoutant qu'Istanbul devrait disposer de davantage de scènes afin d'offrir plus de possibilités aux jeunes artistes.
Melek Agnès Yapar (diction française), constate que les étudiants en opéra privilégient souvent l'italien ou l'allemand. « Le français est une langue magnifique, mais les étudiants sont parfois réticents. Certains cependant, comme Eylül, adorent le répertoire français. »
Et Eylül de nous confier son rêve : consacrer un jour un concert entier aux chansons de Daniel Balavoine.

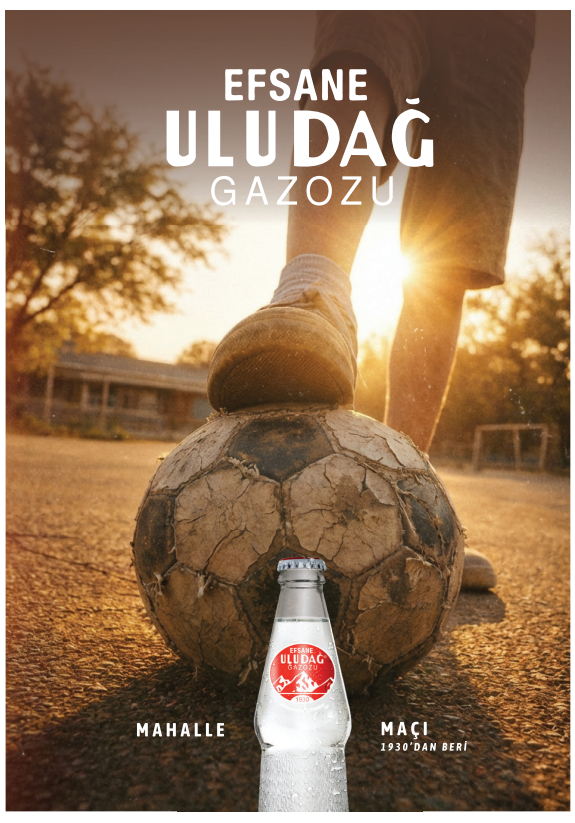
*** Elsa Malkoun**

17 octobre : quand la répression prend le pas sur la colère sociale

Le 17 octobre 2026, des centaines de milliers de personnes sont descendues dans la rue. Mais les images de vitrines brisées et d'affrontements ne suffisent pas à raconter cette mobilisation nationale, qui a réuni lycéens, étudiants, salariés et anciens Gilets jaunes autour d'une colère sociale persistante, portée notamment par une jeunesse qui ne se sent plus entendue.



Des lycées à la rue, une colère qui déborde
Né dans les lycées, notamment en Seine-Saint-Denis, le mouvement dénonce d'abord le manque de moyens dans l'éducation. Au lycée Paul-Éluard, à Saint-Denis, les premières actions rejoignent rapidement une contestation plus large. Sur les pancartes : « On demande plus d'enseignants et on nous envoie des policiers », illustrant le décalage ressenti par la réponse des pouvoirs publics.
Amplifiée par les réseaux sociaux, la mobilisation rassemble lycéens, étudiants, salariés et agents publics. Entre 550 000 et 800 000 personnes auraient manifesté, selon les estimations du ministère de l'Intérieur et des organisateurs. Dans les cortèges, un slogan résume cette opposition : « Et du fric pour la fac et nos lycées ! Pas pour la BAC ni pour l'armée ! » Au-delà des revendications scolaires, c'est la répartition des moyens publics et la capacité des institutions à entendre les citoyens qui sont contestées.



Classes surchargées, postes non remplacés, hôpitaux sous tension, ces défaillances nourrissent un sentiment d'abandon. Le mouvement des Gilets jaunes avait déjà révélé cette fracture entre une partie de la population et l'État. Le 17 octobre en rappelle la persistance.
La violence d'État au cœur de la mobilisation
Charges, gaz lacrymogènes, grenades, tirs de LBD et interpellations, des jeunes venus manifester pour la première fois se retrouvent face à un dispositif de maintien de l'ordre intimidant. À Saint-Étienne, un adolescent de 17 ans aurait perdu une main après l'explosion d'une grenade. Des images montrant un secouriste de rue frappé par des policiers avant d'être pris en charge par les pompiers ont également suscité l'indignation.
Ces événements posent la question de la proportionnalité de la force employée. Si le maintien de l'ordre est une mission légitime, il ne saurait justifier tous les moyens. Les critiques d'organisations de défense des droits humains et de la presse internationale témoignent des interrogations suscitées par les pratiques françaises. *The Guardian* a dénoncé le traitement réservé aux lycéens, décrits comme des ennemis à écraser, tandis que *The Independent* a évoqué une « brutalité contreproductive ».
Ces moyens utilisés et les rapports tendus entretenus avec la police entraînent pour beaucoup de citoyens une crainte de manifester. Le déploiement d'hélicoptères et l'évocation de restrictions de circulation ou de couvre-feux, à la suite de cette journée de mobilisation, alimentent les interrogations sur cette escalade sécuritaire.
Le pouvoir condamne les violences, mais entend-il la colère ?
Le lendemain, Emmanuel Macron s'est adressé aux Français depuis l'Élysée. Celui qui, la veille, assistait à un concert de Céline Dion aux côtés de Bernard Arnault a reconnu la légitimité des revendications sociales et promis de « construire » des solutions avec les syndicats, les organisations étudiantes et les collectivités. Mais son allocution a surtout été consacrée aux violences, dénonçant « des factieux issus de groupuscules d'ultragauche » et « de nombreux délinquants ». Sans annoncer de mesures concrètes sur le coût de la vie, les conditions d'études ou les revendications portées par les lycéens et les étudiants, le président a placé l'ordre public au centre de sa réponse. Une prise de parole qui laisse en suspens une partie de la colère exprimée le 17 octobre.
Sur les réseaux sociaux, la Gen Z oppose à ce récit ses propres images et témoignages, contestant des représentations jugées réductrices. Il ne s'agit ni de nier les violences commises ni d'excuser les dégradations, mais de refuser qu'elles deviennent l'unique récit de cette mobilisation. En France comme ailleurs, de plus en plus de jeunes investissent la rue et les réseaux sociaux pour dénoncer des institutions qu'ils jugent éloignées de leurs préoccupations. Reste à savoir si le pouvoir cherchera à en comprendre les causes ou continuera à la traiter comme une menace.

*** Violette Cortal**

Trois générations de la famille Erbak racontent le monde en images



(Suite de la page 1)

Ses photographies ont avant tout une fonction documentaire : conserver des souvenirs, immortaliser des paysages et témoigner des lieux visités. Son intérêt pour cet art s'inscrit dans un environnement familial sensible aux arts et à la culture.

Son fils, Mehmet Erbak, reprend cette passion et commence à photographier dans les années 1960. À l'âge de 16 ans, il reçoit son premier appareil et apprend les bases de la photographie auprès de son père. Au fil des années, il utilise différents équipements, des appareils photographiques aux dispositifs permettant de réaliser des diapositives et des films Super 8.



Pour Mehmet Erbak, les voyages et la photographie sont avant tout un moyen de préserver des souvenirs personnels et familiaux. Ses images racontent les pays visités, mais aussi les expériences vécues, les rencontres et les moments partagés. Ce patrimoine photographique est soigneusement conservé dans des albums, grâce notamment au travail essentiel de son épouse, Hülya, qui classe les images par ordre chronologique. Des naissances aux événements marquants, en passant par les voyages, ces archives constituent une mémoire familiale vivante.

La troisième génération, représentée par Ceylin Erbak Aytekin, poursuit cette tradition et contribue à donner une nouvelle visibilité aux archives familiales.

Du calendrier à l'exposition : partager une mémoire

Lancé il y a vingt ans, le projet du calendrier photographique annuel est initialement conçu en hommage à Nuri Erbak. Il commence avec un tirage de 500 exemplaires avant d'atteindre 5 000 exemplaires, chiffre que la famille a choisi de maintenir. Distribué à des amis, à des partenaires professionnels et à des diplomates, le calendrier devient progressivement un moyen de faire voyager ces images. Chaque édition repose sur une sélection collective de photographies, organisées par pays et par année. Certaines images s'imposent naturellement, tandis que d'autres retrouvent leur place lorsque les archives sont revisitées.

L'exposition prolonge cette démarche. Les photographies sortent des albums et des calendriers pour être présentées au public. Leur mise en regard permet de découvrir différentes époques, des sensibilités distinctes et l'évolution du regard photographique au fil des générations.

Au fil de notre entretien, Mehmet Erbak revient sur plusieurs photographies exposées, dont l'histoire révèle l'importance du hasard et de l'observation dans sa pratique. Son approche privilégie la spontanéité, proche de la photographie de rue : marcher, observer et saisir une scène avant qu'elle ne disparaisse.

Il évoque notamment une photographie réalisée devant les ruines de Palmyre, en Syrie. Alors qu'il visite le site avec son épouse, une tempête de sable survient. Il saisit son appareil et photographie rapidement la scène. Le lendemain, le temps est redevenu magnifique et la visite peut se poursuivre.

Avec le recul, cette image prend une dimension particulière. Les destructions qui ont depuis marqué Palmyre rappellent la fragilité du patrimoine et la valeur des photographies comme témoins de ce qui a existé. Une image prise presque instinctivement devient ainsi une archive d'un lieu dont l'histoire a profondément changé.

Une autre photographie, réalisée au Rajasthan, en Inde, témoigne de la même attention aux instants imprévus. Depuis un véhicule tout-terrain, Mehmet Erbak aperçoit une scène de vie autour d'un puits, où se côtoient des bœufs, des chariots et des habitants. Il se lève, déclenche et immortalise la scène en quelques secondes. Ces images illustrent sa capacité à reconnaître, dans une situation ordinaire, un instant digne d'être conservé.

L'exposition prend tout son sens lorsque l'on mesure les changements survenus depuis la réalisation de certaines images. Mehmet Erbak se souvient de quartiers de Singapour qui ont profondément évolué en quelques semaines et d'un Beyrouth photographié à une autre époque. Ces archives témoignent de transformations urbaines, sociales et culturelles.

D'autres photographies rappellent la fragilité des environnements naturels, notamment à travers les glaciers d'Alaska, témoins des mutations du paysage.

La famille s'est également aventurée dans des destinations peu accessibles. Mehmet Erbak raconte notamment un voyage en Corée du Nord, pour lequel il n'a obtenu l'autorisation d'emporter son appareil et ses objectifs que 48 heures avant le départ. Il a ainsi pu réaliser des images d'un pays rarement accessible aux voyageurs et des cérémonies spectaculaires auxquelles peu de photographes ont la possibilité d'assister. D'autres périples l'ont conduit en Inde, au Tibet, en Indonésie et en Sibérie, dans des conditions parfois éprouvantes, entre contraintes administratives, difficultés de transport et températures extrêmes.

La dimension affective occupe également une place centrale dans ce projet. En regardant les photographies de son père, Mehmet Erbak retrouve une partie de l'histoire familiale, tandis que ses propres images lui font revivre les voyages et les rencontres qui ont marqué son existence. Les anciens appareils et les films Super 8 de Nuri Erbak témoignent matériellement de cette passion transmise au fil des décennies.

Avec Ceylin Erbak Aytekin, cet héritage se prolonge dans une démarche qui associe conservation, sélection et partage. De nouvelles collections sont en préparation, tandis que de futurs voyages sont envisagés, notamment en Patagonie et dans les fjords chiliens.

À travers « Uzaklar, Kuşaklar, Bakışlar », la famille Erbak rappelle que la photographie ne consiste pas seulement à produire de belles images. Elle permet de saisir l'éphémère et de préserver la mémoire de lieux et de personnes. En réunissant les regards de trois générations, l'exposition raconte ainsi une double histoire : celle d'un monde en transformation et celle d'une famille qui a fait de la photographie un héritage vivant.

*** Dr Mireille Sadège**

İş Bankası lance un café-librairie… sur un bateau-agence



La première banque de Turquie a inauguré fin 2025 sa toute nouvelle agence flottante. En cas de séisme, ce bateau pourra maintenir des services bancaires mobiles et réactifs, et assurer une aide alimentaire d'urgence. Tous les jours de l'année, de 11h à 20h, vous pouvez profiter de ce lieu culturel insolite, amarré à la belle promenade de Galataport.

Sonia, attablée à l'intérieur du bateau, admire les eaux scintillantes du Bosphore en sirotant son soda. « J'adore Istanbul, donc je visite toujours les nouveaux endroits. J'ai vu ce bateau sur Instagram, c'est la première fois que je viens, et c'est vraiment cool ! » Quelques enfants piochent des livres de la librairie juste à côté, tout en profitant du café. İş Bankası Kültür Yayınları est la maison d'édition de la banque İş Bankası, et se décline déjà en plusieurs antennes en Turquie. Mais cette fois, c'est sur l'eau que s'étend l'influence culturelle de la banque. Elif, nouvellement embauchée comme libraire-flottante, se réjouit de l'expérience : « Toucher l'eau, la mer, la vue sur l'horizon apporte quelque chose d'unique. Vous savez, la chose la plus importante à Istanbul, pour les habitants, c'est le Bosphore. Je suis heureuse de travailler ici car les gens sont très contents d'être sur la mer… »





Les curieux se promènent librement sur le pont du bateau et dans les couloirs qui mènent à l'espace banque. En plus d'un ATM libre-service, on trouve des bureaux où travaillent trois employés de banque. Parmi eux, Yasin se présente avec un grand sourire : « Si quelqu'un m'avait dit que j'allais travailler sur mer il y a un an, j'aurais dit : c'est impossible, je suis un banquier, comment je pourrais bosser ? Mais depuis trois mois, c'est arrivé, et c'est agréable parce que c'est une expérience différente, je rencontre de nouvelles personnes, des personnes étrangères… Ici, comme dans n'importe quelle banque, nous pouvons ouvrir un compte, délivrer un prêt immobilier, une carte bancaire… » Il explique que le bateau a été entièrement conçu et construit l'an dernier pour anticiper le risque de séisme. Le tremblement de terre de 2023, qui avait fait 50 000 victimes en Turquie et en Syrie, a lancé le coup d'alerte.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuilaturquie.com

*** Elsa Malkoun**



Dr Gözde Kurt Yılmaz

Maître de conférence à Beykent Üniversitesi

Administration publique

Lorsque dans un pays les étudiants descendent dans la rue pour réclamer une meilleure éducation et que, dans un autre, des personnes perdent la vie à la suite d'intempéries, le problème ne réside pas seulement dans le budget, mais aussi dans la conception même de l'administration publique.



Parfois, deux événements distincts survenus dans deux pays différents convergent autour d'une même question. L'un se manifeste dans les salles de classe, l'autre dans les rues. Le premier concerne l'avenir des jeunes, le second le droit fondamental à la vie. Pourtant, tous deux soulèvent la même interrogation : pourquoi les problèmes ne sont-ils pas résolus avant de dégénérer en crises majeures ?

En France, les manifestations étudiantes qui se poursuivent depuis plusieurs semaines remettent au premier plan les insuffisances du système éducatif. Les étudiants dénoncent le manque d'enseignants, les classes surchargées, le mauvais état des bâtiments scolaires et les inégalités dans les conditions d'apprentissage. Ils réclament de meilleures conditions d'études, un accès à une éducation de qualité et la possibilité de faire entendre leur voix dans les décisions qui déterminent leur avenir.

À Istanbul, les pluies diluviennes qui se sont abattues sur la ville le 14 octobre ont relancé le débat sur les infrastructures urbaines et l'aménagement du territoire. Routes et passages souterrains inondés, habitations et commerces submergés, pertes humaines et signalements de disparitions... Tous ces événements montrent comment un phénomène naturel peut se transformer en crise sociale. La bétonisation, l'urbanisation non planifiée et les défaillances des infrastructures figurent parmi les facteurs susceptibles d'aggraver les conséquences de la catastrophe.

Il convient d'examiner dans quelle mesure les précipitations peuvent être anticipées, selon quelles capacités sont conçus les systèmes d'évacuation des eaux pluviales, comment les zones à risque sont aménagées et si les mesures de prévention sont suffisantes.

La croissance d'une ville entraîne la construction de nouveaux bâtiments et de routes, et l'augmentation de la population. Mais si les infrastructures ne progressent pas au même rythme, cette croissance ne signifie pas nécessairement un progrès. L'augmentation de la surface bétonnée réduit les zones d'infiltration de l'eau dans le sol ; la densification des bâtiments met à rude épreuve les systèmes existants. Et lorsqu'un épisode de pluies exceptionnelles survient, les problèmes accumulés au fil des ans deviennent visibles en quelques heures.

Nous sommes confrontés à la même logique dans le domaine de l'éducation. Dans un pays, le droit à l'éducation peut être garanti sur le papier. Mais si les enseignants manquent dans les salles de classe, si les élèves étudient dans des bâtiments inadaptés et si les ressources ne sont pas réparties en fonction des besoins, cela révèle de graves défaillances dans les services publics.

En matière d'éducation comme d'infrastructures, la véritable réussite ne réside pas dans l'intervention face à un problème, mais dans sa prévention. Les questions fondamentales soulevées par les étudiants demeurent essentielles : pourquoi y a-t-il pénurie d'enseignants ? Pourquoi les conditions éducatives varient-elles d'une région à l'autre ? Pourquoi des problèmes connus attendent-ils encore d'être résolus ?

À Istanbul également, il est nécessaire de poser des questions similaires : selon quels critères les réseaux d'évacuation des eaux pluviales sont-ils conçus ? Dans quelle mesure les personnes qui vivent et travaillent dans les zones à risque sont-elles protégées ? Les décisions relatives aux nouvelles constructions sont-elles prises en tenant compte des capacités des infrastructures existantes ? Quelles leçons ont été tirées des inondations précédentes ?

Les réponses à ces questions ne peuvent relever de la seule responsabilité des municipalités, ni de celle du seul gouvernement central. La planification, le contrôle, les investissements, la gestion des catastrophes et la coordination entre les institutions doivent être examinés conjointement. Il est nécessaire de définir clairement les responsabilités, d'évaluer les investissements de manière transparente et de fonder les décisions sur des données scientifiques.

L'administration publique ne consiste pas uniquement à fournir des services ; protéger les citoyens contre les risques prévisibles fait également partie intégrante de sa mission.

Le droit d'un élève à étudier dans un bâtiment sûr, avec des enseignants en nombre suffisant, est tout aussi fondamental que le droit d'un salarié à se rendre au travail en sécurité, celui d'un étudiant à rejoindre son université sans danger ou celui d'une famille à vivre dans un logement sûr. Considérer ces questions séparément nous empêche de voir le problème commun : dans quelle mesure les ressources publiques, la planification et les mécanismes de contrôle répondent-ils aux besoins réels de la population ?

Si nous réduisons les événements survenus à Istanbul à de simples perturbations provoquées par quelques jours de pluie et les oublions ensuite, nous risquons de nous retrouver face aux mêmes problèmes lors du prochain épisode de fortes précipitations. De même, si nous considérons les revendications des étudiants français comme une simple vague de contestation passagère, les problèmes structurels du système éducatif risquent d'être légués à la génération suivante.

Ce qui permet de faire résonner, dans une même réflexion, la voix des étudiants français et les interrogations soulevées par les inondations à Istanbul, ce n'est pas le fait que l'un des événements concerne l'éducation et l'autre les infrastructures. Tous deux renvoient à la manière dont les priorités sont définies dans l'administration publique et dans l'élaboration des politiques publiques.

Le véritable développement d'une société ne se mesure pas uniquement au nombre d'écoles construites ou de routes aménagées, mais à la contribution réelle de ces infrastructures à la qualité de vie de la population. Offrir un enseignement de qualité dans les écoles, garantir des villes sûres et agréables à vivre, et prendre des mesures en temps utile face aux risques connus constituent des responsabilités fondamentales de l'administration publique. La réussite de l'administration publique ne réside pas seulement dans sa capacité à apporter des solutions aux problèmes, mais aussi dans celle d'empêcher que des problèmes prévisibles ne se transforment en crises menaçant la vie humaine.



Ali Türek

Demain encore

Attention ! Je vous parlerai d'un temps. D'un temps que les moins de vingt ans n'ont pas connu et ne peuvent pas connaître...

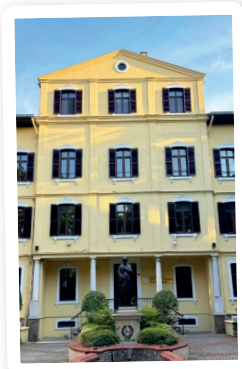




Il y a tout juste vingt ans, j'étais en terminale. Comme tout jeune Stambouliote, ma vie était scindée en deux. Lycée dans la journée, cours de préparation au bac turc le soir... C'était une course effrénée. Je ne me souviens plus très bien des détails de ma vie en dehors de ce cercle suffoquant.

Mais des scènes de mon lycée à Moda, j'en ai gardé plein. Aujourd'hui, à chaque moment de bonheur, de détresse, de fatigue, de joie, de stress, des bribes de scènes me rattrapent et je retrouve une sorte de réconfort. Le Saint-Joseph d'Istanbul veille sur moi.

La salle de classe était un tout. Elle était bien fermée. Souvent animée par un brouhaha général, des bêtises et des rigolades, cette salle avait, tout de même, quelque chose d'hermétique. Une bulle parfaite... Il n'existait point de monde en dehors de cette salle. Tout était dans les quatre coins de ses murs. Certains cours imposaient une forme de respect tout particulier dont on saisissait mal les raisons et les contours. Mais on savait que ce qui y était raconté était d'une valeur inestimable. Je ne sais pas si ce lien entre le professeur et l'élève existe toujours avec la même profondeur.



On avait des portables au lycée, des ordinateurs et Internet à la maison. Messenger, SMS... Mais c'était bien l'époque avant les réseaux sociaux. Personne autour de moi n'avait un smartphone avec un profil public. On n'était pas connecté et on était loin, mais très loin, d'imaginer cette hyperconnexion au monde qui nous entoure. Du coup, tout ce qui se passait dans une salle de classe était d'une intensité sans pareil. Le manque d'ouverture permanente sur l'extérieur créait une profondeur incroyable à ce qui se passait à l'intérieur. On y était, et pleinement !

Aujourd'hui, cette intensité me manque. Je fais un métier qui me passionne : j'enseigne. Mais je sens à chaque mot que je prononce que ma parole n'a pas et n'aura jamais l'intensité et la profondeur de celle de mes professeurs. Que ce soit sur les grandes lignes du constitutionnalisme en Turquie ou sur l'introduction à la langue turque, mes paroles sont juste des paroles. Je peux les édulcorer, les rendre savantes ou drôles... Peu importe. Elles peuvent se dissoudre, d'une seconde à l'autre, sous l'effet d'une notification annonçant une vidéo de chat ou d'un influenceur, qui résumerait mes propos en 15 secondes sous une avalanche d'images et de propos générés par l'intelligence artificielle. Les silences qui rythmaient mon apprentissage quand j'étais adolescent ne peuvent plus exister dans mon enseignement.

Cela pourra changer un jour ? Je crois. Je commence par petites touches. Une page appartient désormais à la poubelle. Cet été, j'ai quitté tout ce qui est Facebook, Twitter et compagnie, qui ont, depuis bien longtemps, trahi leur promesse originelle. Maintenant, je tiens une heure à raconter l'histoire du premier parlement à Istanbul. Et pas un chat sur l'écran...



Gisèle Durero-Köseoğlu

J-R Dos Santos : des romans pourfendeurs de tabous !

On ne présente plus J-R Dos Santos, célèbre écrivain portugais qui a publié plus de 20 thrillers dits documentaires en seulement une vingtaine d'années. En effet, jadis journaliste et reporter de guerre, ce présentateur du journal télévisé de 20h sur la chaîne publique RTP depuis 1991, se lance dans le policier à teneur scientifique et historique en 2005, avec *Codex 632 : le secret de Christophe Colomb*, qui met en scène pour la première fois son enquêteur, le cryptologue Tomás Noronha, puis enchaîne avec *La Formule de Dieu*, vendu à deux millions d'exemplaires dans le monde. Un écrivain aussi prolifique a-t-il des secrets d'écriture ? C'est ce que j'ai voulu savoir et j'ai profité de sa présence début octobre au Festival du Livre de Mouans-Sartoux pour aller l'interviewer .

Comment travaille-t-il ? Il écrit une bonne partie de la journée et partout, même dans l'avion. Quand il a débuté, il travaillait sans limite jusqu'à une heure avancée de la nuit mais il s'est désormais fixé comme objectif de terminer avant 20h. Lorsqu'il a choisi son sujet, il effectue environ six mois de recherches puis écrit le livre en deux mois et demi, en produisant environ dix pages par jour. C'est cette capacité de travail et cette exceptionnelle rapidité qui lui permettent de publier un livre par an. Quand je suis en train de faire mon reportage arrive un lecteur enthousiaste, Philippe, qui déclare avoir tout lu, me dit qu'il a vérifié les connaissances et que « tout est vrai ». Alors, justement comment Dos Santos trouve-t-il ses déroutants sujets ? « Il faut savoir regarder pour cerner les mystères », explique-t-il. Pour cela, « il faut pouvoir récupérer le regard émerveillé des enfants ». Selon lui, ses livres correspondent à une quête sur le sens de la vie, ils mélangent la physique, l'histoire, la biologie mais, en priorité, bousculent les tabous. Justement, son nouveau roman, *Le Sixième sens*, s'attaque au secret des drogues dites « psychédéliques », essentiellement



la psilocybine extraite d'un champignon hallucinogène, utilisée depuis l'Antiquité par les Mazatèques du Mexique et le LSD, fameux durant la période hippie. Or, Dos Santos se fonde sur des recherches scientifiques menées par l'université Johns Hopkins et l'Imperial College London, qui auraient établi que la psilocybine élimine la dépression et que le LSD soignerait les addictions à l'alcool et au tabac et annihilerait la peur de la mort chez les personnes condamnées par une grave maladie. C'est là que commence l'interprétation personnelle de l'auteur, qui soutient que ces drogues, interdites en 1966 aux États-Unis et en France, l'auraient été pour des raisons politiques, parce qu'elles provoquent des expériences mystiques et rendent les gens pacifistes. Elles permettraient de réveiller en nous un sixième sens nous permettant de comprendre le monde. C'est pourquoi elles sont appelées « enthéogènes », c'est-à-dire, « qui révèle le divin en soi ». L'auteur mentionne de nombreuses personnalités ayant utilisé le LSD, on se souvient des déclarations de John Lennon et George Harrison, mais on peut citer aussi Steve Jobs, qui a reconnu l'avoir expérimenté dans les années 1970 et a affirmé que cette expérience avait changé sa vision du monde ; ou Aldous Huxley, le romancier du *Meilleur des mondes*, ou Kary Mullis, prix Nobel de chimie en 1993.



Dos Santos se fonde donc sur des expériences authentiques mais en déduit une hypothèse philosophique personnelle selon laquelle la conscience serait indépendante du cerveau.

Bien sûr, c'est Tomás Noronha qui, pour élucider un meurtre liée aux « psychédéliques », mène l'enquête de Lisbonne à San Francisco et au Mexique, du Népal à Washington, sur un parcours semé d'embûches, de codes secrets à déchiffrer, d'incroyables découvertes et de menaces de mort. L'originalité de l'ouvrage tient à la présence, en fin de roman, d'une « Note finale » récapitulant l'histoire des recherches sur les psychédéliques ainsi qu'une bibliographie détaillée. Et les révélations y sont stupéfiantes : les services secrets américains auraient dans les années 1960, avec le concours d'anciens nazis, fait prendre, à leur insu, du LSD, à une multitude de personnes, y compris des enfants. Et le but de ces expériences n'aurait été autre que mettre au point une méthode pour contrôler le cerveau des populations ! Où se termine le réel et où commence la fiction ? C'est sans doute cette perpétuelle interrogation qui déstabilise le lecteur et le fascine dans les romans de Dos Santos...



LUCIEN ARKAS
SANAT MERKEZİ

LA 7E ÉTAPE
DE LA ROUTE DE L'ART ARKAS

ARKAS
SANAT

Adresse : Çınarlı Mahallesi, Ankara Asfaltı Caddesi,
Mistral Çarşı 1er étage, Konak / İzmir

arkassanat.com



Sırma Parman

Une œuvre, deux signatures : le pouvoir de la provenance



Une œuvre d'art peut-elle changer de valeur sans changer elle-même ?

On sait que certains artistes voient leur cote exploser grâce au soutien de collectionneurs influents, de galeries prestigieuses ou à une exposition dans un grand musée. Mais il existe un autre facteur, qui influence depuis longtemps la valeur des œuvres : la provenance.

Un tableau ayant appartenu à une famille royale, à une célébrité ou à un grand collectionneur peut se vendre beaucoup plus cher. Pourtant, l'œuvre reste exactement la même. Alors, achète-t-on vraiment l'art, ou le prestige de ceux qui l'ont possédé ?

La provenance désigne l'histoire des propriétaires successifs d'une œuvre d'art. Elle permet de retracer son parcours, de l'atelier de l'artiste jusqu'à son propriétaire actuel. Elle joue un rôle important pour vérifier son authenticité, son origine et sa légitimité. Mais au-delà de ces aspects, elle peut aussi apporter quelque chose de moins concret : du prestige.

Car dans le marché de l'art, le nom d'un ancien propriétaire peut parfois devenir presque aussi important que celui de l'artiste. Avoir appartenu à un collectionneur célèbre ou à une famille influente donne à une œuvre une histoire supplémentaire, et souvent une valeur supplémentaire aussi. Comme si le nom du collectionneur devenait une deuxième signature, invisible sur la toile, mais bien présente dans les catalogues de vente.

En 2009, la vente de la collection d'Yves Saint Laurent et Pierre Bergé chez Christie's à Paris a atteint près de 374 millions d'euros. En 2018, celle de Peggy et David Rockefeller a dépassé 800 millions de dollars à New York. Bien sûr, ces collections comprenaient des œuvres exceptionnelles. Mais leurs célèbres propriétaires ont aussi contribué à attirer l'attention du monde entier. Tout cela soulève deux questions. Quelle part de la valeur d'une œuvre vient réellement de l'art lui-même ? Et les collectionneurs paient-ils pour sa qualité artistique ou pour être rassurés par le goût des autres ?

Dans le monde de l'art, le goût personnel ne suffit pas toujours. L'avis des grands collectionneurs, des critiques et des institutions influence fortement ce que nous considérons comme important. Mais avec la provenance, cette logique va encore plus loin. Il ne s'agit plus simplement de posséder une œuvre d'un artiste reconnu, mais parfois de posséder celle qui se trouvait autrefois dans le salon de Dorothy Vogel. On n'achète plus seulement une œuvre, on achète aussi une partie de son histoire.

La provenance devient alors un puissant outil de désir, et parfois même de marketing. Une histoire bien racontée peut rendre une œuvre encore plus attractive. Mais cela nous ramène à une question essentielle : où s'arrête la valeur artistique et où commence celle du prestige ? Mais soyons honnêtes, il est difficile de résister au charme d'une belle histoire.

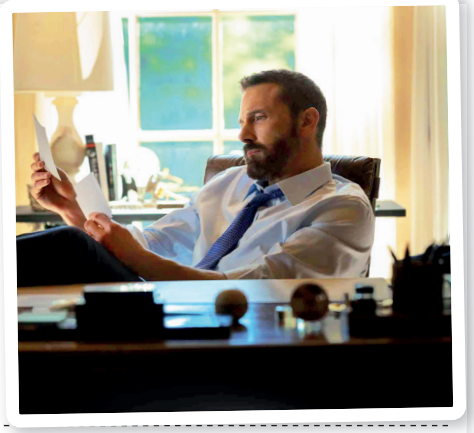
Et loin de moi l'idée de critiquer uniquement la provenance, elle a aussi quelque chose de fascinant, et même d'amusant ! Si j'achetais un tableau de David Hockney, l'un de mes artistes préférés, ce serait avant tout pour le plaisir de vivre avec son œuvre. Mais si j'apprenais que ce même tableau avait autrefois été accroché dans le salon d'une personnalité que j'admire, ne serait-il pas encore plus fascinant ? Après tout, une œuvre d'art ne se résume pas à ce que l'on voit sur la toile. Elle a aussi une vie, des voyages et des histoires à raconter.

Et vous ? Si vous deviez acheter une œuvre d'art, sa provenance aurait-elle de l'importance à vos yeux ? Ou vous suffirait-il simplement d'en tomber amoureux, peu importe son histoire ?



Simruğ Bahadır

Animals : une réflexion politique qui reste en surface



Avec Animals, *Ben Affleck nous propose un thriller qui aborde l'ambition politique, les inégalités sociales et les dilemmes moraux. Récemment arrivé sur les plateformes de streaming, le film s'intéresse à des sujets bien réels ; mais malheureusement, il reste assez superficiel dans sa manière de les traiter.*

Ben Affleck est à la fois le réalisateur et l'acteur principal du film. Dès le début, avec notamment une référence aux incendies de Los Angeles, le film parvient à attirer l'attention du spectateur grâce aux sujets qu'il aborde. Cependant, au fil de l'intrigue, le traitement de ces questions reste peu consistant, et l'œuvre ne réussit pas vraiment à dépasser le stade du simple film d'action.

L'histoire se déroule ainsi : Mark Kimball (Ben Affleck) se présente aux élections municipales de Los Angeles, tout en faisant face à des difficultés financières et à de sérieux problèmes dans sa vie privée. Alors que son mariage avec Abigail (Kerry Washington) devient de plus en plus fragile, le couple apprend que leur fils a été kidnappé. C'est autour de cet événement que se développe l'intrigue.

Le film met en évidence les contradictions entre la vie politique et la vie privée des politiciens. D'un côté, il nous montre une politique construite autour de discours et de comportements presque « parfaits », et de l'autre, des hommes politiques qui restent des êtres humains, avec leurs fragilités et leurs erreurs. Le film souligne aussi à quel point le discours politique peut être éloigné de la réalité. Ainsi Mark Kimball affirme défendre les immigrés, notamment les Latinos, mais son comportement envers les personnes immigrées qu'il côtoie dans sa propre vie, ainsi que sa manière de considérer leurs difficultés quotidiennes, restent bien loin des valeurs qu'il prétend défendre.





L'histoire comporte également beaucoup de conflits, ce qui finit par perturber un peu le rythme du récit. C'est particulièrement le cas des tensions au sein de la famille Kimball, parfois trop nombreuses. Certaines décisions prises par les personnages semblent uniquement destinées à faire avancer l'intrigue, sans que leur évolution psychologique soit suffisamment développée. Dès lors, le spectateur a du mal à créer un véritable lien émotionnel avec eux, et les questions morales qui se trouvent au centre du film perdent de leur importance.

Le casting est pourtant très prometteur, avec des acteurs comme Ben Affleck, Kerry Washington ou encore Gillian Anderson. Cependant, comme les relations entre les personnages ne sont pas suffisamment approfondies, l'impact dramatique de leurs performances reste limité. À mon avis, le personnage le plus intéressant du film est Dayle, interprété par Gillian Anderson. C'est un personnage possédant un véritable potentiel mais qui, malheureusement, n'est pas suffisamment exploité par le scénario.

Finalement, *Animals* est un film qui essaie de nous poser les bonnes questions, sans vraiment réussir à les développer. Il cherche à nous faire réfléchir sur la tension entre les valeurs morales et le pouvoir, ou encore sur les privilèges que l'être humain cherche à préserver. Mais au lieu d'approfondir ces réflexions, le film les survole rapidement pour nous entraîner dans une intrigue qui reste avant tout celle d'un film d'action.

En bref, je dois dire qu'*Animals* m'a beaucoup moins enthousiasmée que je ne l'espérais en découvrant son sujet. Le film cherche à confronter le spectateur à la part sombre de l'être humain, mais il ne prend pas suffisamment le temps d'en explorer les raisons. Les questions qu'il soulève sont intéressantes, mais elles ne parviennent malheureusement pas à se transformer en un véritable discours cinématographique.

